

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1^{er} juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[12. Val-Richer, Mercredi 26 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

12. Val-Richer, Mercredi 26 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambition politique](#), [Autoportrait](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du barreau intérieur](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants

Ce document est une réponse à :

[12. Stafford House, Vendredi 21 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1837 (7 - 16 août)

[23. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[24. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-07-26

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitEt moi aussi je respire. Quel horrible cauchemar ! Et si long !

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,
n°35/52-55

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 65-66, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/225-233

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°12 Mercredi 26, 2 heures

Et moi aussi je respire. Quel horrible cauchemar ! et si long ! Depuis deux jours je n'y tenais plus. Dearest, every day dearer Princess, vous avez cependant trouvé le secret de mêler à une peine déchirante une joie ineffable. Ah ne regrettiez pas l'abandon de vos sentiments, de vos paroles : j'en ai reçu un bonheur incompréhensible pour moi même au milieu de mon angoisse, et pourtant si réel, si puissant ! Ma raison, ma justice me le reprochaient, mais sans le détruire. Encore une fois, il faut me le pardonner. Vous le savez ; à un seul sentiment l'égoïsme est permis ; mais il lui est bien permis, car c'est le seul où le cœur, la personne, l'être tout entier se donnent vraiment et sans réserve, et avec plein droit par conséquent de tout accepter, de tout attendre. Oui, j'ai plein droit d'être égoïste avec vous. Je ne crains pas de trop recevoir. Je ne compte pas, je ne mesure pas. Donnez, donnez-moi; je m'acquitterai. Mais ce que je vous demande aujourd'hui, ce que je vous conjure de m'envoyer par tous les courriers, c'est la certitude que votre santé n'est pas trop atteinte, que le repos du corps vous revient avec celui du cœur. Là est la préoccupation, la cruelle préoccupation qui me reste.

Déjà, quand j'étais près de vous, j'ai si souvent tremblé en vous voyant, si aisément et si profondément ébranlée en voyant à la moindre émotion un peu vive, même douce, vos nobles traits, toute votre personne près de tomber dans ce frémissement qui fait mal, même quand la joie le cause et dont on ne sait même bientôt plus, quand il vous envahit, s'il vient de la joie ou de la douleur ! Vous ne savez pas quelles inquiétudes vous m'avez déjà causées, quels regards de minutieuse et infatigable inquisition j'ai cent fois porté sur votre physionomie, sur votre maintien, sur votre démarche, pour y découvrir la moindre trace de la moindre altération de la moindre souffrance. Et que faire de telles craintes dans l'absence, quand on ne peut s'assurer à chaque instant, de leur erreur, de leurs limites du moins ?

Vous me connaîtrez un jour, Madame ; vous savez un jour quelles agitations, quelles faiblesses infinies se cachent dans mon cœur, quand une affection vraie le possède, et emploient, à leur triste service dès que l'occasion s'en présente, tout ce que je puis avoir d'imagination, d'esprit d'énergie. Épargnez moi des troubles

intérieurs qui atteint le bonheur le plus grand et lassant le plus ferme courage. Veillez sur vous, soignez-vous ; rapportez moi ce teint reposé, ces bras que vous m'avez promis ? Vous aurez des lettres, vous en aurez souvent, exactement. Il est impossible que la cruelle épreuve, par laquelle nous avons passé l'un et l'autre se renouvelle. Je suis enclin à croire qu'elle n'a eu que des causes matérielles, des méprises d'adresse, des ignorances de notre part quant aux arrangements de la poste ; peut-être des combinaisons trop variées et trop savantes. Certainement nous y pourvoirons. Vérifiez, je vous prie, ce que je vous ai dit ce matin sur les numéros de mes lettres. Vous avez eu le N°4. Le N°5 était le petit billet non numéroté, écrit le Dimanche 9. Et quant au retard du N°6, j'en entrevois la raison dans la route particulière qu'il a suivie, si je ne me trompe. Vote prochaine lettre me dira j'espère, qu'il vous est arrivé. Votre N°11 n'était que le n°10. Il commence le mardi 18 à midi, et votre N°9 finissait le mardi au moment de l'arrivée du postman. Votre N°12 que j'ai reçu ce matin, n'est donc que le N°11. J'entre dans ce détail pour qu'il n'y ait point d'erreur entre nous.

Jeudi 10 heure

Je n'ai pas de lettre ce matin. Je n'en espérais pas n'importe ; je suis désappointé. Quelle insatiable avidité que celle de notre âme ! Dès qu'elle entrevoit le bonheur elle s'y précipite, elle s'y attache ; elle le vous tout entier à tout moment. A demain mon âme. Je suis charmé de votre conversation avec le comte Orloff. Vous ferez ce que vous voulez. J'attends à présent vos projets en raison des mouvements de M. de Lieven. Toujours attendre ! Je voudrais connaître au moins tous les gens à qui vous parlez, de qui vous me parlez. Les noms qui m'arrivent par vous qui sont importants pour vous, et qui ne me représentent ni une figure, ni une voix, ni un caractère cela me déplaît. C'est du vague, de l'obscur, de l'étranger. Je n'en puis souffrir en ce qui vous touche. Ah, notre misère ! Que de choses dont nous disons. Je ne puis les souffrir et qu'il faut souffrir pourtant, et que nous souffrons en effet.

2 heures

La proclamation du rois de Hanovre, fera du mal partout. Les conservateurs sont intéressés partout à la bonne conduite du pouvoir. Ceci est vraiment un acte de folie. Je serais bien fâché que les élections anglaises s'en ressentissent profondément. Quant à nous malgré les apparences je doute toujours que nous ayons des élections. Le mieux informé de mes amis m'écrit que jusqu'ici le Roi, qui en décidera seul, y a à peine songé, qu'on se traînera probablement jusqu'au mois de Novembre avec des velléités sans résultat, et qu'alors, quand le vent des Chambres commencera à souffler, s'il secoue un peu fort le roseau ministériel, le Roi préférera un remaniement du Cabinet à une dissolution.

Je ne pense guère à tout cela; d'abord, parce que je pense à autre chose, ensuite, parce que rien ne me déplaît tant que de penser à vide, et quand il n'y a rien à faire. La bavardage vain est la maladie de notre temps et de notre forme de gouvernement. L'esprit s'y hébète et la volonté s'y énerve. Vienne le moment d'agir ; je penserai alors. Jusque là, je veux jouir de ma liberté et n'appartenir qu'à moi-même, pour me donner à mon choix. Mais quand ce choix est fait on ne s'en dedit plus. C'est ce que dit Pompée à Sertorin dans les beaux vers, de Corneille. Je suis de l'avis de Pompée. Adieu dearest Princess. Pour la première fois depuis bien des jours, je vous ai écrit la cœur un peu à l'aise. Mais cette aise a encore besoin de confirmation. G.

Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans les bruits de journaux sur l'état grave de M de Talleyrand. Je vais écrire à la duchesse de Dino. Vous pensez bien que je n'ai pas remis votre lettre à Mad. de Meulan.)

Vendredi, 10 h. Je n'ai pas de lettre ce matin. J'en attendais pourtant. Jusqu'à ce

que je suis pleinement rassuré sur votre santé, je n'aurai aucun repos.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 12. Val-Richer, Mercredi 26 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-07-26

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/896>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 65-66

Date précise de la lettre Mercredi 26 juillet 1837

Heure 2 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Londres (Angleterre)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

9^o 27

... mon étude
du conte
est à présent
de la science
en moins bon
me parlez.
est important
une figure,
alors. C'est
à peu près
en matière !
qui le suffit
au suffisant

pour les mal
parties à
réaliser sur
les élections
et. Jeant
à toujours
informé de
ce qu'il se passe

et aux dé
de la vente
de科学の

Et moi aussi je respire. Un horrible
rêve ! ce si long ! Depuis deux, trois jours je n'y
pense plus. Dearest, every day Dearest Princess, vous
avez cependant tenu le silence de mort, à une peine
désirante, une fois insupportable. Ah, ne regrettiez pas
l'abandon de vos sentiments, de vos paroles : j'en ai reçu
un bâtonne incompréhensible pour moi-même au motif
de mon mariage, et pendant si long, si puissant ! Ma
raison, ma justice me l'imprécation, mais alors le
désir. Voulez-vous faire, il faut me le pardonner.
Vous le savez ; à un tel sentiment l'égotisme est
permis, mais il lui est bien permis, car c'est le seul en
le cœur, la personne l'âme tout entière de donner
vraiment, et sans réserve, et avec plein droit pas
conseillement de tout accepter, de tout attendre. Qui j'ai
plein droit d'être égale avec vous. Je ne crains pas
de trop recevoir. Je ne tempe pas, je ne mens pas.
Promez, donnez-moi ; je n'acquitterai. Mais ce que
je vous demande aujourd'hui, ce que je vous conjure
de meuroyez pas tellement le courroux, fait la attitude
que votre dons n'est pas trop attiré, que le repos
du corps vous revient avec celui du cœur. Là est
la préoccupation, la cruelle préoccupation qui me

testé. Depuis quand j'étais près de vous j'ai si souvent
tremblé en vous regardant si aisément et si profondément
ébranlé en regardant, à la moindre émotion un peu
vive, même douce, vos nobles traits, toute votre
personne près de l'autre dans le promesseur qui
fait mal, même quand la joie le cause, et dont
on ne sait même bientôt plus, quand il vous
enveille, s'il vient de la joie ou de la douleur.
Vous ne savez pas quelle inquiétude vous m'avez
déjà causée, quel regard de minutieux et
infatigable inquisition j'ai sur vous posé sur
votre physionomie, sur votre manière, sur votre
démarche pour y découvrir la moindre trace de
la moindre altération, de la moindre souffrance.
Et que faire de cette crainte dans l'absence, quand
on ne peut trouver, à chaque instant, de leurs
yeux, de leurs bimèdes, de mains ? Pour me
communiquer un peu, Madame ; vous trouvez un peu
quelle agitation, quelle fâcheuse infinie je suis
cachant dans mon cœur, quand une affection vraie
le possède, et employant, à leur triste service, les
que l'occasion bien présente tout ce que je puis
avec l'imagination, l'esprit, l'énergie. Exprimant
moi ce trouble intérieur qui atteint le
bonheur, le plus grand et lassant le plus ferme
courage. Veiller sur vous, éveillant vous, rappeler le bonheur, etc.

Moi ce tout à
vous aux deux
Il est impossible
pour nous pa
Seulement à
malheureusement, de
notre pays qu
peut-être de
l'avenir. Les
Professeurs, vo
sur le moment
Le 1^{er} d'août
Dimanche q
intervient la va
à l'heure, si je
lire me dira

Votre 2^e
le mardi 18, à
même mardi,

Votre 4^e 12 juil
1. 2^e 11. Juillet
peut convenir

Je n'ai pas de
l'importance je suis
avide que cela

jeudi devant moi à tout repos', ce bras que vous m'avez promis,
et si profondément. Vous aurez des lettres, pour en avoir davantage exactement.
Mais un peu
de votre
drame qui
est tout
d'amour
la douleur
vous m'aimes
moi et
vous
sur
sur votre
le bras de
souffrance
abime, quand
de leur

Il est impossible que la cruelle opéraise pas telquelle
vous auras fait. Mais l'autre de renonciation. Je
suis certain à moins qu'elle n'a eu que des causes
malicieuses, elle méprise. Néanmoins, de ignorance de
votre part quant aux arrangements de la partie;
peut-être de combinaison trop variée et trop
secret. Cela cependant nous y penserions.

Profitez, je vous prie, ce que je vous ai dit ce matin
sur les manières de mes lettres. Non, avec ce le N° 4.
Le N° 3 était le petit billet non numéroté, écrit le
dimanche q. Si quant au retour du N° 6, j'en
entrevus la raison dans la route particulière qu'il
avait pris à Paris, si je ne me trompe. Votre prochaine
lettre me dira, j'espère, quel résultat arriver.

me
lorsque ce fut que le N° 10. Il commence
lorsque ce fut le mardi 18, à midi, et vous ne le finirez le
lundi 20. Même mardi, au moment de l'ouverture du postement
affection, mais votre N° 12 que j'ai vu ce matin, n'est donc que
service, de l. N° 11. Votre Dame se détest pour quel n'y est
que je puis point trouver entre nous.

Quelques

et le
les forces
me rappeler

à la fin.

Il n'a pas de lettre ce matin. Si elle espérait pas
l'importante, je suis déçue. Quelle inutile
curiosité que celle de notre amie ! Et quelle infiniment
bonne rapporte. Le bonheur, elle s'y précipite, elle s'y attache, elle le

12.27

être tout entier, à tout moment. À demain, mon ami.

J'ai aimé le charme de votre conversation avec le comte Maff. Vous ferez ce que vous voudrez. N'attendez à présent vos projets en raison de, succombez. Le Dr. de Lieven susjette attendre ! Je voudrais connaître au moins, tous les gens à qui vous parlez, et qui vous me parlez. Les noms qui m'arrivent par vous, qui sont importants pour vous, et qui ne me représentent ni une figure, ni une voix, ni un caractère, cela me déplaît. C'est du vague, de l'oblique, de l'étranger. Si non plus suffit ce qui vous touche. Ah, notre misère ! Lui de dire. Donc non, disons - Si je puis le souffrir, ce qu'il faut souffrir pendant, ce que nous souffrons, en effet !

2 h.

La proclamation du Roi de Hanovre sera du mal partout. Les conservateurs sont intérêtés partant à la bonne conduite du pouvoir. Cela est vraiment un acte de folie. Je serais bien fâché que les élections anglaises soient reportées profondément. C'est à nous, malgré les apparences, je doute toujours que nous ayons des élections. La réimpéfaction de nos amis mettrait que jusqu'ici le Roi, qui un instant sent, y a à peine longtemps, qu'en ce trépas probablement jusqu'au mois de Novembre avec ses velléités sans résultat, et quelles, quand le vent de la Chambre commençait à souffler, si il secoue un

panacheur ! Ce tenui plus. Deux, avec cependant des succès, une abandon de son bonheur succéde mon ange de raison, ma juste délivrance. Mais vous le savez ; je permis ; mais il le voit, la perdra moins, et les conséquences de ce plein droit d'autre de trop recevoir. Donc, donc, je vous demande de m'excuser pour que votre santé du corps vous n'a la préoccupation

peu fait le nouvel ministère, le Roi professe un
demanement du cabinet à une dissolution. Je ne
peux qu'ire à tout cela : d'abord, parceque je pense
à autre chose ; ensuite, parceque rien ne me déplaît
tant que de penser à rien ; et quand il n'y a rien
à faire. La bravardage ^{vain} sur la maladie de notre Roi,
et de notre forme de gouvernement. L'esprit s'y
habite et la volonté s'y mouve. Vient le moment
d'agir ; je penserais alors. Jusque-là, je veux faire
de la liberté, et n'appartiens qu'à moi-même pour
me donner à mon choix.

Mais quand ce choix est fait on ne l'a pas dit plus.
C'est ce que dit Bonapte à Sestorix, dans le temps
de l'armée. Je suis de lavis de Bonapte.

Adieu devant Prinatz. Pour la première fois
depuis bien des jours je vous ai écrit la cause en peu
à l'air. Mais cette fois à encre boraine de
confirmation.

Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans les bruits de
journaux sur l'état grave de M^r de Talleyrand.
Je vais écrire à la Duchesse de Dino.

(Vous pensez bien que je n'ai pas renié votre
lettre à Madame de Meulan.)

Vendredi 10 h.

Je n'ai pas de lettre ce matin. On attendrait pourtant.
Jusqu'à ce que je sois pleinement rentré dans votre cité,
je n'aurai aucun rapport.